Zeitschrift: Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 63 (2012)

Heft: 1

Artikel: Notre-Dame de Lausanne : la dynamique d'une cathédrale de sable

Autor: Biétry, Léo

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685514

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

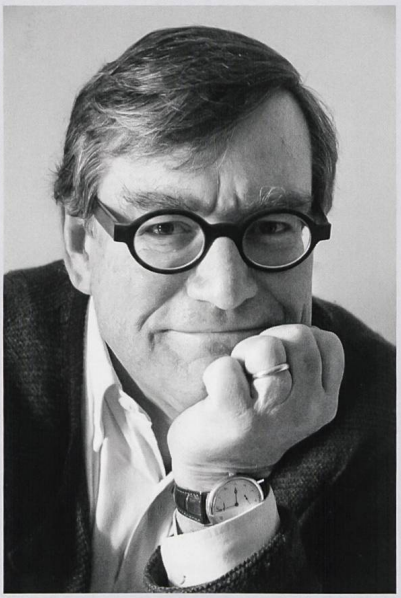
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Christophe Amsler
est diplômé en architecture de l'Ecole polytechnique fédérale. Il dirige à Lausanne son propre bureau d'architecture, engagé dans plusieurs chantiers monumentaux importants de Suisse romande. Christophe Amsler est professeur invité à l'Université de Louvain, Centre International Raymond Lemaire pour la Conservation.
Contact: amslarch@bluewin.ch

Léo Biétry

Notre-Dame de Lausanne – la dynamique d'une cathédrale de sable

Si elle n'a jamais eu de fabrique, Notre-Dame de Lausanne dispose depuis 1898, pour assurer la conservation de l'édifice, d'une Commission technique permanente, composée de représentants de l'Etat de Vaud, propriétaire du monument, ainsi que de différents experts[1]. Christophe Amsler assume depuis 1989, à titre de mandataire, la fonction d'architecte de la cathédrale.

En quoi réside, sous l'angle de la restauration, la spécificité de la cathédrale de Lausanne ?

Probablement dans le fait que les travaux de restauration y ont commencé avant même que l'édifice ne soit achevé. On sait par exemple que la seconde équipe des bâtisseurs médiévaux, conduite par Jean Cotereel, est revenue sur les structures précédemment édifiées par le Maître de Lausanne, déjà rongées par l'humidité du sol. Le fait que restauration et construction y soient étroitement mêlées constitue toute la difficulté, mais aussi toute la richesse, de ce monument : c'est peut-être la stimulation la plus positive que nous devions à la faiblesse de la pierre dans laquelle il est construit. La fragilité de ce matériau, associée à la taille du bâtiment, crée les conditions d'un chantier perpétuel – Lausanne est une cathédrale de sable...

Ne retrouve-t-on pas la même situation dans d'autres édifices gothiques, par exemple à la collégiale de Berne ?

La « molasse » utilisée à Lausanne, un grès aquitanien très tendre, est une pierre particulièrement délicate, même au sein de la famille des grès. C'est ce qui rend ici les situations extrêmes. A la collégiale de Berne, la pierre se dégrade aussi, bien entendu, mais de façon beaucoup moins rapide et dramatique que chez nous. De fait, quand nous cherchons à remplacer notre molasse par une pierre de meilleure qualité, nous prenons celle de Berne ou – comme dans le cas des arcs-boutants – celle de Constance.

N'y a-t-il pas moyen de remédier aux problèmes de dégradation matérielle autrement qu'en remplaçant la pierre ?

C'est la grande question, et elle a suscité de vives polémiques. Or à Lausanne, nous sommes parvenus à la conclusion que, s'il existe aujourd'hui plusieurs techniques de consolidation d'un grès dégradé, aucune n'est encore capable, malheureusement, de le restaurer dans ses propriétés mécaniques ou de résistance au ravinement de l'eau. Nous avons donc recouru aux produits de conservation disponibles partout où la pierre n'avait pas à répondre à de telles exigences, notamment dans les parties protégées par les renvois d'eau. Par contre, s'agissant d'éléments structurels aussi primordiaux que les arcs-boutants, il a fallu remplacer les claveaux qui avaient perdu leur résistance statique. Là où nos détracteurs ont raison, c'est qu'en enlevant une pierre, même très altérée, on perd beaucoup d'informations : la nature de la pierre originellement mise en œuvre, les rejointoiements effectués au fil du temps, la trace des outils historiques, etc. A une conception quasi thomiste de l'authenticité matérielle, nous privilégions une approche au fond très viollet-le-ducienne, selon laquelle les éléments doivent être conservés non seulement dans leur forme, mais aussi dans leur fonction architectonique. De ce point de vue, il y a toujours un niveau de généralité supérieure à prendre en compte ; changer un arc est sans doute dommageable pour l'arc lui-même, mais ce peut être très profitable pour la travée dans son ensemble. D'autre part, et au-delà de tout jeu de mot, remplacer de la pierre permet parfois de conserver de la pierre. On parle alors, notamment dans les pays du nord de l'Europe, de substitution stratégique : changer la bonne pierre permet d'en conserver beaucoup d'autres qui, sinon, resteraient exposées aux agents de la dégradation. La question qui m'occupe aujourd'hui est de déterminer dans quelle mesure la nature d'un matériau peut – ou doit – infléchir la déontologie de son traitement. Il y a un moment où l'approche « de cabinet » est mise en défaut par la réalité matérielle de l'objet ; il s'agit de ne pas se soustraire à la dimension concrète des situations.

Y a-t-il une continuité dans les campagnes de restauration dont le monument a successivement fait l'objet ?

Si l'on dresse l'inventaire des interventions qui y ont été réalisées depuis le XVIIe siècle, on observe des périodes d'intense activité suivies, 40, 50 voire 60 ans plus tard,

Façade nord de la nef, vue générale avant les récents travaux de conservation (photographie Claude Bornand, Lausanne, 2000)

Socle en calcaire inséré par Cotereel au pied du chœur d'Albus vers 1220 (photographie Christophe Amsler, Lausanne, 2010)

Foudroiement de la tour-lanterne, le 24 mai 1825 (lithographie Spengler & Cie, Lausanne, s.d.)

par une sorte d'essoufflement. Survient alors une période d'inaction d'une longueur à peu près comparable, qui dure jusqu'au jour où les signes de dégradation redeviennent tels qu'ils condamnent à reprendre le travail. Il y a donc, dans l'entretien de la cathédrale, une espèce de respiration, une sinusoïdale de l'effort dont la période est d'à peu près cent ans. On observe, par ailleurs, que les différentes équipes qui se sont occupées de la cathédrale, ont toutes suivi le même chemin : c'est toujours à la lanterne que les choses commencent – la tour la plus audacieuse de l'édifice, la plus exposée aux intempéries aussi. C'est elle qui remet chaque fois le chantier en mouvement. Vient ensuite le tour du transept, puis de la nef, des tourelles de la grande travée et du beffroi, avant que l'effort ne s'épuise à la tour inachevée et au rond-point du chœur... Un circuit balisé, qui se déroule sur un demi-siècle. Or, cette durée excède largement la période d'activité de n'importe quel professionnel. Chaque génération sait donc qu'elle s'engage sur les chemins que lui ont ouverts celles qui l'ont précédée, sans être certaine de pouvoir elle-même les suivre jusqu'au bout. La décision de renouveler les renvois d'eau sur les baies de façade, par exemple, a été prise au début du XXe siècle, mais n'a été pleinement réalisée que cent ans plus tard, au cours du chantier conduit récemment à la nef. La cathédrale se transmet en perpétuel mouvement, au-delà des générations. Cette dynamique du monument constitue pour moi une qualité patrimoniale à part entière. L'effort constant qu'elle implique s'apparente à celui que requiert la gestion de la ville ou du paysage : il dépasse l'individu.

Le but ne serait-il pas d'anticiper et de rendre cet effort plus régulier ?

Si, absolument. Les saccades, en restauration, ne sont jamais bonnes. N'agir que sous la menace de l'effondrement n'est pas une solution : le travail débute toujours trop tard, alors que les conditions de la conservation sont dépassées. Il faudrait réduire l'amplitude du cycle des restaurations. Delagrange et Sinner l'avaient déjà suggéré au XVIIIe siècle.

Etat de dégradation de l'arc-boutant 11 sud (photographie Claude Bornand, Lausanne, 2000)

Façade nord, vue des travées c-d-e, état après les récents travaux de conservation (photographie Claude Bornand, Lausanne, 2010)

Vue intérieure du portail peint avec les nouvelles verrières de fermeture (photographie Rémy Gindroz, La Croix-sur-Lutry, 2008)

Les nouvelles grandes orgues de la cathédrale (photographie Claude Bornand, Lausanne, 2009)

Mais l'idée n'a jamais dépassé la pétition de principe. Car, si les crédits n'ont jamais été refusés à la ruine, il est plus difficile de convaincre les autorités politiques d'octroyer les moyens nécessaires à entretenir le bon état. Une surveillance continue nécessiterait par ailleurs une permanence des mandats aujourd'hui contraire aux dispositions légales de la commande publique – sans parler des facteurs immuables que sont la fragilité de la molasse, l'étendue de l'église ou la difficulté de consolider une pierre à 20 mètres d'altitude. Pas facile d'infléchir le cours des choses...

La manière dont on aborde la problématique de la restauration a-t-elle évolué depuis le début de votre activité d'architecte de la cathédrale ?

Pour l'ancien architecte cantonal Jean-Pierre Dresco, restaurer un édifice était un véritable projet, dont l'intention devait s'afficher clairement. Dans l'approche qu'il défendait, et que je partage, le monument reste, en amont de sa dimension historique, un objet d'architecture, possédant des valeurs architecturales. Aujourd'hui, j'observe un déplacement des priorités au profit de la conservation stricte de l'existant. La restauration de l'architecte cède le pas à celle du conservateur-restaurateur. Ce sont les traces de la dégradation qui sont désormais suivies. Or la dégradation n'a jamais constitué, en soi, une valeur architectonique. En outre, se restreindre au traitement des altérations n'est pas aussi neutre qu'il n'y paraît a priori, du fait des conséquences matérielles parfois irréversibles qu'entraînent certains procédés de consolidation. Aucune intervention dans le domaine patrimonial n'est donc parfaitement « blanche ». Et c'est heureux. La discussion est nécessaire. Je regrette simplement que les architectes soient devenus si discrets dans un débat qui les concerne pourtant directement.

Les interventions résolument contemporaines dont a fait l'objet le portail peint sont, elles, le fruit d'un véritable projet architectural...

C'est sous la direction de Jean-Pierre Dresco qu'on a retenu le principe de fermer les baies par des bouchons de verre réversibles à tout moment, et décidé de conserver strictement la polychromie intérieure du portail, sans le moindre complément – une décision pionnière en Suisse. Comme quoi ce sont souvent les plus imaginatifs en matière d'architecture qui font preuve de la plus grande retenue dans le traitement des objets patrimoniaux. Les interventions sur le portail peint sont d'ailleurs parmi les rares qui aient obtenu l'assentiment de tout le monde.

Des réflexions sont-elles menées sur ce qu'est, aujourd'hui, la vocation d'une cathédrale ?

La cathédrale était autrefois le seul grand espace couvert de la ville – à Lausanne en tout cas. A ce titre, les grands rassemblements qu'elle accueillait n'étaient pas que cultuels. Il en va toujours ainsi aujourd'hui. A côté de la Commission technique, il existe une Commission d'utilisation chargée de gérer les multiples activités qui s'y déroulent – qu'elles soient spirituelles, culturelles, politiques, scientifiques ou même touristiques. Après avoir été longtemps négligé, l'intérieur de l'église a reçu, ces dernières années, plusieurs équipements importants : nouvelles grandes orgues, estrade mobile pour les concerts, cimaises, signalétique. La cathédrale est restée un lieu éminemment polyvalent, dont il s'agit de canaliser l'animation.

Avec le recul, quel regard portez-vous sur la polémique précédemment évoquée, et comment envisagez-vous la suite ?

J'ai souffert de la violence des critiques, mais je remarque dans le même temps qu'à chaque grande campagne de restauration a toujours correspondu sa polémique. Il est au fond normal qu'un monument comme la cathédrale suscite des réactions au sein d'un large public. Je suis convaincu, pour ma part, que la récente controverse ne s'est développée que sur la base de malentendus, d'un côté comme de l'autre. Aussi la Commission technique souhaite-t-elle désormais informer mieux la population de ce qui se fait et se prépare. C'est dans cette optique qu'elle prévoit la tenue, à Lausanne, d'un colloque international où seront rediscutées, dans la sérénité de l'été, les questions de la pierre qui ont récemment suscité tant de débats.

Notes

1 La Commission technique se compose de : Yves Golay, Etat de Vaud, Chef division Architecture et ingénierie SIPAL (président) ; Laurent Chenu, Etat de Vaud, Conservateur cantonal des Monuments et sites SIPAL ; Alberto Corbella, Etat de Vaud, Chef de projet SIPAL ; Eric Golaz, Etat de Vaud, Chef Service communes et relations institutionnelles SECRI ; Sophie Donche-Gay, Adjointe au Service des affaires culturelles SERAC ; Jacques Bujard, Conservateur cantonal des Monuments et sites, Neuchâtel; Dave Lüthi, historien de l'art, Professeur UNIL ; Christophe Schlaeppi, expert fédéral, Office fédéral de la culture.

L'auteur

Architecte diplômé de l'EPFZ, Léo Biétry exerce une activité de traducteur et d'auteur spécialisé dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme. Il vit et travaille à Lausanne.
Contact: lbietry@vtx.ch